

KINGSLEY, Jean-Paul, *Le Théâtre de l'oubli (Souvenirs et impressions)*, Montréal, Éditions Maxime, 1994, 364 p., ill.

Jacques M. Clairoux

Numéro 17, printemps 1995

De la conservation à l'analyse : La leçon des archives

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041244ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041244ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clairoux, J. M. (1995). Compte rendu de [KINGSLEY, Jean-Paul, *Le Théâtre de l'oubli (Souvenirs et impressions)*, Montréal, Éditions Maxime, 1994, 364 p., ill.] *L'Annuaire théâtral*, (17), 177–180. <https://doi.org/10.7202/041244ar>

KINGSLEY, Jean-Paul, *Le Théâtre de l'oubli (Souvenirs et impressions)*, Montréal, Éditions Maxime, 1994, 364 p., ill.

Dans un préambule à teneur ethnologique, l'auteur introduit son sujet par le «côté cour» de son enfance, c'est-à-dire par l'exposition d'un rituel ludique qui le motivera à

s'orienter vers les planches. Le souvenir d'une action quotidienne évoque avec nostalgie le milieu familial. Dans le contexte social de 1930, la petite sœur de Jean-Paul, Madeleine s'occupe de livraison. Dans une boîte à chaussures remplie de «dix onces» d'alcool frelaté, elle parcourt d'une manière désinvolte le quartier, en patins à roulettes, tout en fredonnant «Prendre un verre de bière, mon minou».

Deux ans plus tôt, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, le jeune homme a mis la première fois les pieds sur une scène. Durant un demi-siècle, il ne vivra que pour et par le théâtre. Jean-Paul Kingsley? C'est justement ce comédien qui, dans les années quarante, dans de multiples versions de *La Passion* dont celle de Paul Gury (Louis-Marie dit Loïc Le Gouriadec), a personnifié le Christ durant 1 200 représentations, à travers le Québec et la Nouvelle-Angleterre. Des amis d'un tempérament capricieux se le rappellent:

— Ah oui! Le Christ en croix qui «chaussait des claques de caoutchouc»...

Mais l'auteur nous rassure:

— Ça, c'est un canular; la chose est arrivée en fait à Raoul Léry.

De la salle Alphonse d'Youville au Gesù, du Plateau au Monument-National, il raconte ses amitiés, ses souvenirs, ses oublis, ses impressions. Et quoi de plus naturel que de le retrouver en Floride, lieu de prédilection pour coucher cette vision fugitive d'une époque qui glisse entre les mots. Les redites dans le texte ainsi que les coquilles de la première édition s'expliquent par la rapidité avec laquelle ce livre a vu le jour. Il fallait saluer les amis avant que ne s'estompe la «carnation» de l'oubli. Une deuxième édition révisée et enrichie d'un nouveau chapitre paraîtra sous peu. Cela est de bon augure. Ce témoin d'un quotidien réminiscent s'est fait de nouveaux amis.

Le feu sacré, comment émerge-t-il? Pour s'initier à l'art dramatique, l'usage consiste à se faire introduire dans une troupe par un amateur. Contemporain de Julien Daoust, ce dernier l'incite donc à poursuivre dans cette voie. Même en l'absence de tout cours de diction, un talent inné va l'amener à réussir dans le métier. Enfin, Jean-Paul Kingsley nous entraîne dans les travaux et les jours de la profession. Son intégration favorise le développement de la vie communautaire. Plusieurs membres de sa famille,

des amis de collègue, des voisins de quartier l'aident et l'encouragent à persister dans sa démarche.

Avec un groupe de comédiens, Kingsley fixe les bases de la Société Artistique Idéale et collabore au premier spectacle mixte de sa paroisse. Les Compagnons du Masque, le Cercle artistique Saint-Henri, La Renaissance Théâtrale désignent bien le caractère du jeu de ces groupes. Jusqu'aux Anciens du Gesù qui ont comme mandat spécifique d'offrir des spectacles au public étudiant. Le théâtre amateur est en effervescence, surtout dans les quartiers où les cercles dramatiques font florès. Comme on pourra le constater, cette période est marquée par l'engouement pour le mélodrame comme lieu de rencontre culturelle et sociale.

La carrière de Jean-Paul Kingsley ne se limite pas seulement au rôle du Christ. Avec Paul Guèvremont comme metteur en scène, avec les sœurs Antoinette et Germaine Giroux, François Rozet, Janine Sutto, Juliette Huot, Albert Duquesne et d'autres qui l'accompagnent, il s'engage dans de multiples expériences théâtrales.

Tout en s'initiant aux rouages du métier d'imprésario et à la gérance d'une troupe de tournée, de 1940 à 1960, sans subvention fédérale, provinciale ou commerciale, Kingsley apprend à conjuguer les modes d'approche de la pratique théâtrale. Il joue en matinée et en soirée tous les jours de la semaine, sauf le vendredi après-midi, et le reste du temps, il répète la nuit la pièce qui sera à l'affiche le samedi suivant. Esclave de la mémoire.

À ce rythme, un souffleur sensible et vigilant les escorte. Deux habituées du «puits», Nana Laviolette et Maman Falardeau (Délina de son prénom), demeurent des personnages méconnus qui animent dans l'ombre la mémoire de l'acteur.

Pendant que plusieurs artistes remettent en question la pertinence du mélodrame, du pageant et de la revue, le cercle dramatique, la troupe de métier, le groupe de création prend forme. Des auteurs comme Jean Desprez (Laurette Larocque-Auger), Henry Deyglun, Henri Letondal inscrivent aussi leur réflexion sur le nouveau média de la radio dont l'avènement transforme les modes de production et le style de jeu des compagnies de théâtre. Pour des raisons qui concernent aussi la mémoire, Pierre Dagenais, fondateur de L'Équipe, se livrera à une sévère critique de cette période en publiant sa chronique intitulée ... *et je suis resté au Québec* (Éditions La Presse, 1974).

Avec l'appui d'Albert Cloutier et de Guy Mauffette, Kingsley a vécu cette transformation des conditions de travail du comédien. Les spectateurs accourent en foule au théâtre pour rencontrer ces acteurs afin de mettre un visage sur les voix entendues à la radio. Le support de la photographie est abondamment utilisé tout au long de l'ouvrage pour identifier ces comédiens; mais on se tait sur l'identité des photographes.

Bref, l'auteur relate les moments cocasses de son parcours. Soulignons, au hasard, l'attitude d'un comédien nommé Maurice Castel. Cet individu, atteint de narcolepsie, avait la fâcheuse habitude de s'endormir, ratant souvent son entrée en scène. Fait inusité, il était charitablement excusé par son public.

Des espaces plus ou moins pittoresques offrent leur antre scénique. Parmi ces différents lieux, La Palestre Nationale, sise à l'étage supérieur, rue Cherrier, offrait une attrayante salle de théâtre. Quant au M.R.T. Français, filiale francophone du Montreal Repertory Theatre, il présentait ses spectacles dans le sous-sol de la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis.

Des documents précieux hérités de l'auteur dramatique Émile Bouffard (connu sous le nom d'emprunt d'Émile Aubry) aident l'auteur à retracer les sept années d'existence des Comédiens Associés. À l'exception du mélodrame *L'Amour qui tue* (1952), la seule qui subsiste des seize «pièces de tournée» de Bouffard, les textes de ce dernier semblent à jamais perdus, mais ses mises en scène pour le Théâtre Arcade sont conservées. Et c'est justement au Théâtre Arcade que débutèrent nombre de nos vedettes montréalaises: Roger Garceau, Pierre Dagenais, Nini Durand, Robert Gadouas, Guy L'Écuyer, etc.

Jean-Paul Kingsley raconte les débuts de l'Union des Artistes amorcée par un groupe de chanteurs lors de réunions chez le comédien Henri Poitras. D'autre part, il se penche sur l'éthique des recherchistes et la transparence des réalisateurs dans le milieu de la télévision.

Ce livre de souvenirs de quelque quatre cents pages souhaite bien être l'expression des quatre cents coups d'une carrière particulière. Ce récit empreint d'amitié nous invite à explorer le genre de vie intense qu'il fallait accepter pour accéder à ses rêves.

L'amnésie réclame enfin son pardon.